

**Réponse du Président,  
Monsieur le Professeur Guidot,  
au discours de réception  
de Monsieur Francois Guillaume**

Mon Cher Confrère, Monsieur le Ministre,

C'est un grand plaisir pour moi - Vous vous en doutez - d'être chargé par la tradition de répondre à votre discours de réception.

Votre voix puissante et tranquille - Dans les discussions de l'Académie de Stanislas - est celle de l'expérience solide et incontestée, celle d'une sagesse pragmatique qui fait souvent défaut aux esprits qui se croient qualifiés et qui peuvent être coupés du monde. Votre présence est donc précieuse à plus d'un titre. Votre notoriété, incontestable dans tous les milieux en Lorraine, a gagné la France tout entière, notamment depuis l'époque où vous avez été Ministre de la République. Au cours de cette période notamment vous avez noué de nombreuses et solides amitiés en France et à l'étranger, ce qui vous conduit à avoir une vie très active, car de nombreuses institutions veulent bénéficier de vos conseils et de votre expérience. Certains pays étrangers (En Afrique et en Europe, dans les Balkans) qui cherchent à améliorer leurs performances et résultats, dans les domaines agricole et économique, font appel à vos connaissances, comme vous me l'avez expliqué lors de notre rencontre du 18 mars de cette année. Dès lors, vos disponibilités sont limitées pour toute autre activité collective.

Vous êtes un exemple parfait de la réussite républicaine, puisque vous avez accédé aux plus hautes fonctions sans jamais renier vos origines. Vous êtes né à Ville-en-Vermois, petite localité que seuls les Lorrains initiés connaissent (Située près de Saint-Nicolas-de-Port) et vous y êtes resté fidèle, puisque votre CV indique le plus souvent comme première étape de votre carrière «Agriculteur à Ville-en-Vermois». Très tôt, vous avez eu la volonté d'améliorer, par le syndicalisme agricole, le monde dans lequel vous aviez choisi de vous épanouir et c'est tout naturellement que vous avez rejoint le monde politique, dans une deuxième étape. La volonté d'améliorer, de manière fondamentale,

l'environnement naturel ne vous a jamais quitté et vous l'avez toujours associée aux pays du Sud, dans un sincère mouvement de générosité et de solidarité.

Sans jamais négliger votre famille (Vous êtes marié et père de quatre enfants), vous avez très tôt pris des responsabilités collectives. A vingt-cinq ans (En 1957) vous êtes Président du Centre Départemental des Jeunes Agriculteurs en Meurthe-et-Moselle ; vous le restez jusqu'en 1962. Puis les responsabilités sont de plus en plus lourdes : Président du Centre National des Jeunes Agriculteurs de 1964 à 1968 ; Président de la Fédération Départementale des Syndicats d'Exploitants Agricoles de Meurthe-et-Moselle de 1970 à 1983 ; vous êtes Secrétaire Général de cette même FNSEA de 1975 à 1979 et Président de la FNSEA de 1979 à 1986. Vous êtes alors au sommet du monde syndical agricole.

C'est ce qui vous vaut d'être choisi comme Ministre de l'Agriculture (De 1986 à 1988). Vous serez ensuite Député européen de 1989 à 1994, puis Député de Meurthe-et-Moselle de mars 1993 à mai 2007 (Circonscription de Lunéville). Entretemps, vous serez Conseiller Régional de Lorraine de 1992 à 1993 et de 1998 à 2010. D'abord Président du Conseil Economique et Social de Lorraine de 1980 à 1986, vous êtes membre du CES National de 1964 à 1968 et de 1979 à 1986, puis du Comité Economique et Social européen de 1975 à 1979.

Vous vous êtes intéressé de très près à l'industrie laitière et à la télé promotion rurale et vous êtes le Président fondateur de l'Association « Le plan Guillaume, pour un nouvel ordre économique mondial », depuis 1988.

Vous êtes l'auteur de plusieurs livres : *Le pain de la liberté*, Editions Lattès, 1983 ; *Le complot des maîtres du pouvoir*, Editions Lattès, 1999 ; *Vaincre la faim, pour en finir avec l'inacceptable*, Editions Eyrolles, 2009.

Vous êtes Chevalier dans l'Ordre National du Mérite, Commandeur de l'Ordre du Mérite Agricole, titulaire de la Croix de la Valeur Militaire et Commandeur de l'Ordre National de la République de Côte d'Ivoire.

Vous avez été élu Associé correspondant régional de l'Académie de Stanislas le 22 février 2008 et Membre titulaire le 4 novembre 2011. Vous avez présenté plusieurs communications devant vos pairs : « Un projet de développement pour le Tiers Monde (3 avril 2009) » ; « L'agriculture est-elle productiviste ? » (19 mars 2010) ; « La naissance de l'agriculture moderne et les défis actuels » (6 novembre 2010, Au Conseil Général, à Lunéville) ; « Histoire et devenir de la Politique Agricole Commune » (17 juin 2011).

Aujourd'hui vous avez choisi comme sujet de votre discours de réception : « Le patriotisme a-t-il encore un sens ? ». Ce sujet ne saurait surprendre, bien

qu'il ait, vis-à-vis de certains, un petit air passéiste. Vous n'avez pas manqué de désamorcer toute tentative d'éventuelle critique, puisque vous vous défendez d'avoir rédigé « une philippique pour la défense des conservatismes ».

Trois notions, trois entités sont à rapprocher « patrie », « nation », « pays ». Elles ne représentent pas exactement la même chose et notamment si l'on se réfère à la formation, à la culture de chacun. Sans doute faut-il les distinguer.

La patrie est liée au cadre géographique et moral conservé par les ancêtres. C'est la terre des pères, des ancêtres, comme l'indique l'origine sémantique. Vous utilisez vous-même la tournure « enracinement à un territoire ». « Patrie » est une notion que d'aucuns considèrent comme légèrement surannée, mais « patriotisme » est une valeur singulièrement positive, à condition de ne pas la rattacher étroitement aux guerres et à l'esprit belliqueux.

« Nation » rassemble les forces vives ; c'est un mot tourné vers le dynamisme et l'avenir, vers la construction ; le territoire n'y est pas forcément relié. Mais, curieusement, « nationalisme » est le plus souvent dépréciatif.

« Pays », tout en étant daté, rattaché à l'histoire, à la notion de frontière, ne se caractérise pas forcément par l'étroitesse d'esprit, même si certains l'utilisent pour s'opposer à l'élargissement européen ou au mondialisme.

De nos jours, ce qui représente un grave danger pour la notion de bonheur commun, de valeurs communes, c'est la mise en exergue du superficiel, de l'apparence, au détriment de l'essence. C'est parfaitement illustré par l'expression « faire le buzz » dont se gargarisent les médias à longueur de journée. Lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois dans mon quotidien national habituel, j'ai été effaré de constater que ceux qui étaient les vedettes du buzz n'étaient pas forcément en tête grâce à leurs qualités, mais le plus souvent à cause de leur comportement répréhensible du point de vue moral. Dans cette optique, le Mal est plus médiatique que le Bien !

Est-ce que l'on ne construit pas solidement l'avenir en l'appuyant sur le passé, sur le respect des valeurs du passé ? Ceux qui imaginent que l'on peut impunément faire table rase du passé se trompent lourdement, par ignorance, par sottise ou en se référant à une idéologie qui ne saurait être que destructrice. L'histoire, ce n'est pas une somme de petites histoires. Le livresque n'apporte rien ; c'est le vécu qui compte.

Je vois un lien étroit entre la notion de patriotisme bien conçue et la terre, le travail opiniâtre, le respect de l'Autre, le souci du bien-être des populations défavorisées. Et d'ailleurs, se préoccuper de l'Europe ne me paraît pas contradictoire avec l'amour d'une certaine forme de patrie. Vous craignez « le nivellement

culturel et l'assujettissement à la pensée unique». C'est une crainte justifiée, mais le danger n'est pas forcément effacé si l'on s'en tient au seul cadre hexagonal.

De même, je ne partage pas vraiment votre argument (qui vous paraît rédhibitoire) : « Qui accepterait de mourir pour l'Europe ? ». La vraie raison de cette réserve frileuse, c'est l'égoïsme ambiant, c'est le matérialisme forcené ; ils sont devenus des obstacles. Cette attitude que vous dénoncez - à juste titre - continuerait à exister, même si l'on se plaçait dans le seul cadre français. Ce sont peut-être la générosité et l'esprit détaché de tout intérêt mesquin, qui sont en recul.

Vos convictions, admirables, sont telles que, tout naturellement, vous avez recours à un vocabulaire d'origine religieuse. C'est ainsi que vous dites : « cette *religion* du sol rejaillit sous des formes multiples » ; « La nation est le *mariage* d'un peuple avec une terre, un drapeau, une histoire, une langue et une culture » ; « Le terreau du génie c'est pour moi...la *foi* en la nation ». De ce fait, vos analyses, très argumentées, sont aussi de l'ordre de la ferveur.

Mais de quelles qualités doit-on disposer pour conserver l'originalité de la terre de ses ancêtres, le génie de son pays ? Il faudrait d'abord rappeler le sens de « génie » dans notre contexte : il vient du latin *ingenium* : « dispositions naturelles, bonnes ou mauvaises » ; c'est l'ensemble des qualités innées. C'est ce qui caractérise un peuple, une langue (le « génie de la langue française »), sans qu'il y ait l'idée d'une supériorité singulière ou d'aptitudes supérieures de l'esprit. En tout premier lieu, l'amour de son pays ne saurait être réduit à la défense d'idéologies figées ou d'avantages acquis. A bien des égards, c'est même tout le contraire !

Pour illustrer mon propos de manière concrète, je voudrais évoquer quelques personnalités emblématiques dont les qualités peuvent être associées au respect des ancêtres et de leur terre. Elles illustrent le sens du bien commun, l'amour de la droiture, indépendamment de tout calcul. Avec eux, religions, philosophies, idéologies passent au second plan. Ce qui apporte la force supérieure, c'est pour les uns, l'esprit et pour d'autres, la foi. En tout état de cause, une petite flamme intérieure, fragile mais extraordinairement puissante. Ils vous apparaîtront sans doute fort différents et pourtant je les rapproche, car ils incarnent pour nous un soutien moral, un espoir que rien ne peut anéantir.

Quittant le milieu riche dont il était issu, saint François d'Assise se plongeait éperdument dans l'amour des autres. Une extraordinaire générosité l'animait. Est-elle si différente de celle des Justes pendant l'occupation ? Je ne le crois pas. Ils sauvèrent des Juifs, sans se préoccuper du danger qui les guettait, par droiture. Je rapprocherais encore de ces modèles que je viens d'évoquer

l'institutrice de campagne que j'ai bien connue à l'aube des années cinquante. Ce n'était pas la foi qui l'animait mais un sens du devoir qui était quotidien, un immense respect du travail bien fait et des élèves qui lui étaient confiés. Elle aussi, jour après jour, se souciait de l'avenir de son pays. Elle l'aimait à sa manière, sans rechercher quelque récompense que ce soit. Elle mérite que l'on s'en souvienne. Et je n'hésiterai pas à ajouter à ma liste l'archevêque polonais - promis à un extraordinaire destin, mais encore peu connu - qui s'opposa victorieusement à l'effrayante machine communiste. Chevillée au cœur, lui aussi avait la conviction qu'il fallait agir, avec ses qualités propres. Bien sûr, sa foi lui assurait le concours de Dieu, mais ses qualités humaines le rapprochaient avec une force indicible de l'amour de son pays.

Mais par-dessus tout, ce qu'il faut conserver en mémoire, de manière permanente, c'est le respect de la langue et en particulier de la syntaxe. La défendre jour après jour contre les attaques insidieuses et surtout contre la suffisance bavarde quotidienne. Car vous avez raison de dire que « ce n'est pas la mode du retour aux idiomes locaux qui y changera quelque chose ». L'enjeu est, de loin, beaucoup plus important. Il s'agit du respect d'un véritable ciment moral venu du passé. Le passé et l'avenir ne sont pas séparables.

La polémique qui vient de se déchaîner dans les universités concernant l'invasion de l'anglais n'aurait pas dû exister. Là encore, comme souvent, c'est le bon sens qui doit l'emporter. Toute prise de position radicale, trop tranchée, n'est pas de saison. L'anglais a sa place dans les études, mais cela ne signifie pas que la langue française doit être oubliée, voire méprisée. Partant du roman, et depuis le Moyen Age, elle s'est transformée, structurée, construite ; elle est consubstantielle du génie français et ne doit pas disparaître dans un magma pseudo-culturel. Vous avez raison, mon Cher Confrère, un amour bien conçu pour notre pays a encore un sens.